Marijosé Alie : la mémoire blessée de la Martinique

L'OLJ / Propos recueillis par Georgia Makhlouf, le 4 novembre 2026 à 23h00 – L'Orient Littéraire

Martiniquaise née à Paris, Marijosé Alie est écrivaine, musicienne et journaliste, connue pour ses chansons tubes et ses entretiens avec Aimé Césaire. *Pont Gueydon* est son troisième roman qui vient de paraître chez Mémoire d'encrier.

Pont Gueydon nous emmène en Martinique et plus précisément à Fort-de-France. Le pont sépare la ville en deux : d'un côté les quartiers élégants et bourgeois où l'on se plaît à oublier d'où l'on vient, de l'autre les quartiers populaires où l'on rêve de faire la révolution tout en buvant trop et en se laissant tenter par les paradis artificiels et les petits trafics. Dans les quartiers qui se trouvent du bon côté de la vie, il y a Belle ; de l'autre côté, celui de la débrouille et de la désillusion, il y a Jackson. Ces deux-là n'auraient jamais dû se rencontrer. Mais il se trouve qu'Héliette, la mère de Jackson, faisait des ménages dans la luxueuse maison où habitait Belle, et l'enfant qu'elle était avait trouvé auprès d'Héliette l'affection débordante qui lui manquait, s'attachant à elle comme à une mère. C'est ainsi que son chemin avait croisé celui de Jackson et qu'une amitié plus qu'improbable était née entre la fille qui aimait les livres et le garçon qui fuyait l'école et tout ce qui s'y rapportait. Et puis Jackson a fini par ouvrir les livres dont lui parlait Belle, et son horizon s'est élargi en même temps que son vocabulaire et sa capacité à penser ce monde si compliqué et plein de déchirures qu'il habitait. Lui qui, comme beaucoup d'autres, n'avait pas eu de « père permanent », était devenu mutique, « seul en face de ses brisures de silence » et avait rencontré la violence en même temps que la cruauté. Cette étrange amitié qui le lie à Belle devient progressivement comme un refuge, un lieu d'où il peut commencer à respirer et à comprendre le monde et ce qu'il y fait. Jusqu'à ce que les faux pas et les mauvais calculs deviennent trahison et que Belle en paie le prix. Pourtant, l'histoire ne s'arrête pas là, et le talent de l'autrice sait faire rebondir le roman vers de nouveaux chapitres, de nouveaux territoires où la vie se redéploie. Les deux amis vont imaginer d'organiser partout dans l'île « des espaces de conversation au cours desquels chacun pourrait se lâcher, lâcher sa bile non pas face au vent mais face aux gens, afin que les mots, en se parlant, en se répondant, en s'engueulant, finissent par trouver une voie de sortie, un chemin qui envisage un devenir ». Pour qu'enfin se disent les blessures héritées de l'esclavage, de la colonisation et de la résistance.

Car c'est bien de ça qu'il s'agit en filigrane, derrière la vie cahotante de Jackson et les rêves impossibles de Belle : faire enfin face au silence, trouver un chemin dans une Martinique divisée entre races, classes et mémoires ravagées par l'histoire. Malgré l'âpreté du sujet, on plonge dans le roman avec délices dès les premières lignes. On est tout de suite enchanté par la langue, gouleyante comme un vin, fluide, vivante et savoureuse, avec des phrases entières en créole (traduites dans la phrase suivante) et des mots étonnants, qu'on ne comprend pas tout à fait mais qu'on écoute avec plaisir, et qui nous font voyager. Voilà, c'est bien ça, c'est un roman qui tient les deux bouts, celui de la proximité et celui du dépaysement, celui de la gravité et celui de la joie de vivre. Il nous parle de nous et il nous fait voyager, il nous parle de douleurs anciennes et d'espoir malgré tout.

Nous avons eu envie de prolonger la lecture de ce très beau roman par un échange avec l'autrice, et d'écouter de vive voix son rire et sa sagesse.

Au-delà de la symbolique évidente du pont, qu'est-ce que représente le Pont Gueydon et pourquoi en avoir fait le pôle central du roman ?

Il s'agit d'une fascination d'enfance. Je trouvais ce pont magnifique et en même temps, même si ce n'était pas dit de façon explicite, il nous était interdit de le traverser car planait l'idée qu'on courait le risque de se faire massacrer de l'autre côté. Mais plus largement, cela me renvoie à un questionnement plus fondamental, à une fracture entre la ville dans laquelle on vivait et l'imaginaire de cette ville à travers les noms des rues, des places et des ponts. On empruntait tous les jours les rues Lamartine, Victor Hugo, Ernest Renan et d'autres encore et quand on les a lus, ces écrivains déployaient un monde imaginaire très éloigné de notre vécu. Donc je vivais un conflit permanent entre mon vécu, l'histoire dont je suis issue et cet imaginaire imposé par l'Éducation nationale. Tout cela m'a poussée à me questionner sur le monde, l'esclavage, les peuples premiers, et à me demander quelle était ma place dans ce monde. Et pour en revenir à Gueydon, il est gouverneur de la Martinique pendant trois ans seulement, et on baptise une fontaine et un pont à son nom, ce qui m'était apparu comme une aberration, une trace matérielle de la colonisation.

La question fondamentale qui traverse le roman est celle d'une Martinique divisée, entre classes sociales et races, ce qu'on retrouve dans beaucoup d'autres pays, mais divisée aussi par son histoire coloniale, ce qui est beaucoup plus spécifique. Peut-on revenir là-dessus ?

En Martinique, nous sommes restés dans un entre-deux et un entre-soi. Dans les autres pays colonisés, il y a eu des luttes pour l'indépendance, celle-ci a été finalement acquise, et cette indépendance obtenue de haute lutte est un acte fort. Alors qu'en Martinique, nous sommes restés dans le giron de la France. Aimé Césaire a inventé le principe poétique d'une « départementalisation de la Martinique », mais cette départementalisation s'est faite sur une blessure, celle de l'esclavage. Car il y a bien eu abolition de l'esclavage mais la justice n'est pas passée par là, elle n'a pas fait son travail. Alors aujourd'hui, on se bat pour exister, on s'acharne à travailler, on recherche de « vrais » métiers, on veut être avocat, médecin, ingénieur, on a besoin de se valoriser, on a envie de gagner de l'argent, mais tout cela se fait dans un immense silence. Car il n'y a pas eu de dialogue entre les descendants des colons et les descendants des esclaves… Là est le nœud du problème et on n'a pas trouvé la formule pour rendre ce dialogue possible, alors que certains plaident pour oublier, pour ne pas remuer ce passé douloureux.

Toutes ces questions, vous les portez en vous depuis longtemps sans doute. Y a-t-il eu néanmoins un facteur déclencheur, un événement ou une rencontre qui a suscité le besoin d'écrire ce roman ?

Effectivement, j'attendais un déclencheur pour commencer à écrire tout cela, qui m'habite depuis longtemps. J'étais attristée par une forme de lâcheté que je rencontrais chez les intellectuels de Martinique aujourd'hui, le sentiment qu'ils hurlaient avec les loups. J'avais la conviction qu'il me fallait trouver une forme simple pour dire tout ce qui me hantait. Mes contacts avec l'association Tanbou bô kannal m'en ont donné l'impulsion. C'est une association qui souhaite développer et promouvoir le carnaval martiniquais, étudier les traditions, les musiques, les rythmes et danses caribéens et plus particulièrement l'expression culturelle nègre, avec un accent sur les tambours et autres instruments de création martiniquais. J'ai pris conscience qu'à travers mon activité de

musicienne, j'avais déjà fait ce chemin-là, celui du dialogue ; les musiciens avec qui j'avais travaillé et continue de le faire, habitaient Rive Droite et avec eux, j'avais déjà traversé le pont. Je me suis également rendu compte que le pont était comme un personnage pour moi, que je lui parlais à voix basse. Quant à Jackson, il existe vraiment. Il m'a permis de construire mon personnage principal et il m'a protégée.

L'amitié entre Belle et Jackson qui est le pilier de votre roman est très belle. Mais on pourrait se demander si elle est crédible, si une amitié comme celle-là aurait une chance d'exister dans la réalité, compte tenu des barrières puissantes entre classes et entre races, et des différents vécus de l'esclavage que nous avons évoqués.

Belle et Jackson se sont reconnus. Tous les deux sont en rupture. Belle est une rebelle silencieuse qui rejette la bourgeoisie à laquelle elle appartient. Elle refuse d'être une des leurs, elle ne veut pas de cette facilité-là, elle se sent en dehors, elle trouve ce monde-là factice. Jackson ne se suffit pas de l'espace auquel il est assigné, il est en révolte, il n'en peut plus, il étouffe. Ils sont donc tous les deux en dissidence avec les leurs. C'est sur ce terrain-là qu'ils se rencontrent. Jackson a une curiosité, une soif d'être au monde, et Belle partage avec lui ses cheminements, elle va lui faire lire Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir par exemple et des tas d'autres livres, et Jackson va se construire autrement, pas à pas, grâce à sa rencontre avec elle.

Parlons enfin de votre langue d'écriture, une langue très métissée, créolisée, dirons-nous. Vous faites usage de beaucoup de phrases en créole et votre écriture est pleine de mots inconnus du lecteur lambda. Pourquoi ce choix-là ?

C'est comme ça que je pense, dans un mélange de créole et de français, et donc j'écris comme je pense. Ce n'est pas un choix volontaire, ça se fait naturellement. J'ai laissé ma plume m'emmener et c'est venu comme ça. L'effort, ce serait d'écrire en français seulement. Le créole colore aussi mon français d'ailleurs, cette façon de dire une idée, puis une image, puis la sensation physique qui l'accompagne, qu'elle soit odeur, couleur ou saveur. C'est donc une langue très sensuelle, au sens premier du terme, en ce qu'elle convoque les sens. « Nègre je suis, nègre je resterai et je vous emmerde », disait Césaire. Le français est la langue du colon, et ça a pesé lourd. Il nous faut donc fabriquer une autre langue, une langue créolisée. La créolité, c'est rechercher l'alchimie entre toutes ces dimensions qu'on porte en soi et en faire quelque chose, sans aller vers le chaos.

Pont Gueydon de Marijosé Alie, Mémoire d'encrier, 2026, 300 p.